

alban  
lefranc

cales



le ring  
invisible

DU MÊME AUTEUR

Attaques sur le chemin le soir dans la neige, *Le Quartanier*, 2005  
Des foules, des bouches, des armes, *Melville/Léo Scheer*, 2006  
Vous n'étiez pas là, *Verticales*, 2009  
Fassbinder la mort en fanfare, *Rivages*, 2012

TRADUCTIONS

Le duel, *Peter Weiss, Melville/Léo Scheer*, 2006  
L'ombre du corps du cocher, *Peter Weiss, Perturbations*, 2009  
Roman de l'au-delà, *Mathias Politycki, Éditions Jacqueline Chambon, Paris*, 2011  
Le cœur électrique, *Peter Stephan Jungk, Éditions Jacqueline Chambon, Paris*, 2012

le ring invisible



alban lefranc

# le ring invisible

verticales

© Éditions Gallimard, mars 2013.

« On a tous les âges à chaque instant. »

Georg Groddeck

« J'habite pour toujours un bâtiment  
qui va crouler, un bâtiment rongé par  
une maladie secrète. »

Baudelaire





0.

J'ai vu les plus grands boxeurs noirs défigurés par la honte, géants doux hagards pris de lenteur sénile, les bras troués par les fix, exhibés dans des *talks-shows prime time*, vendeurs de lessive ou de slips. J'ai vu les peaux étalées en gros plan sur les téléviseurs, les muscles fondus, la haine impuissante au fond des yeux. J'ai vu la mise à mort minutieuse, les soubresauts de leur nom dans l'opinion publique. Tous, les soumis comme les séditieux, qu'ils aient brandi le poing ou la bannière étoilée au sommet des podiums, la rumeur a fini par les broyer, inexorablement.

J'ai vu les plus grands boxeurs noirs s'affronter pour les paris de leurs maîtres blancs, ramenés au statut des anciens esclaves, bafoués dans leurs droits les plus élémentaires. Des champions comme Floyd Patterson, Sonny Liston ou même moi, après des triomphes sans appel, de véritables orgies de gloire, risquaient toujours de se voir refuser un verre ou un repas par des loufiats de troisième zone. Du haut de leur peau blanche, des loufiats de

troisième zone, en quelques secondes, n'importe où dans le pays, pouvaient fouler aux pieds un titre de champion du monde, la rumeur qui le portait dans les airs, et les millions de dollars qui bruissaient autour d'un nom.

Qu'advient-il d'un rêve suspendu ?  
Se dessèche-t-il  
Comme un raisin au soleil ?

J'ai vu Joe Louis remettre les gants au début des années cinquante pour échapper à la horde de flics du fisc qui pilonnaient ses gains. Je l'ai vu aller au casse-pipe contre Rocky Marciano, le 26 octobre 1951, et dilapider son nom en une petite vingtaine de minutes. Et pourtant, pendant des décennies, des adolescents noirs s'étaient levés partout dans le pays pour crier : « Joe Louis ! » Avec ces trois syllabes dans la bouche, pour la première fois, nous n'avions plus honte, nous dressions la tête, nous levions les yeux. Quand la police demandait son nom à un adolescent, il répondait : « Joe Louis ! » et un peu de la puissance du champion descendait soudain dans son corps, comme un café brûlant par un matin glacé. Mais las ! Dans la frénésie de se faire pardonner sa couleur, ou parce qu'il s'était gorgé du rêve américain, voici que Joe Louis avait accepté une centaine de combats d'exhibition pour l'armée américaine et interrompu sa carrière après Pearl Harbor. Il avait offert une partie de ses gains à l'armée pour soutenir l'effort de guerre, il incarnait le

good nigger adulé par les Noirs et presque respecté par les Blancs.

Et quand, dans les prisons du Sud, les condamnés à mort avaient été gazés plutôt que pendus, de délicats scientifiques, exaltés par cette vague progressiste, avaient eu l'idée lumineuse d'enregistrer ce qui pouvait bien sortir de la bouche d'un corps qui sait que tout, pour lui, dans quelques secondes, disparaît. Et qu'avaient-ils entendu ces esprits délicats à la pointe du progrès dans la bouche du jeune Noir dont le nom s'est perdu? Ils n'avaient entendu que quatre mots répétés en boucle jusqu'à la fin : Save me, Joe Louis! Save me, Joe Louis! Save me, Joe Louis! Save me, Joe Louis!

C'est ce Joe Louis-là, bien plus qu'une simple idole, c'est le talisman Joe Louis qui dut remonter sur le ring pour payer des dettes fiscales, c'est ce Joe Louis-là qui sombra dans l'héroïne et le jeu, et dégringola les degrés de la honte sans en rater un seul, videur de boîte à Vegas, junkie tressautant, dépouille encombrante qui ne laissait pas assez pour être mise en terre.

Qu'advient-il d'un rêve suspendu?  
Se dessèche-t-il  
Comme un raisin au soleil?  
Ou suinte-t-il comme une plaie  
Avant de disparaître?

J'ai vu Jack Johnson emporter le titre des poids lourds en 1910 contre Jeffries le Blanc, le premier Noir qui devenait officiellement l'homme le plus fort du monde, après des décennies pendant lesquelles les Blancs avaient refusé d'affronter les Noirs sur un ring. J'ai entendu s'entrechoquer les théories raciales les plus délirantes, j'ai vu la peur des foules blanches, j'ai vu l'imaginaire se rétracter comme un reptile, ramper jusque dans les coins les plus reculés de l'esprit pour revenir au grand jour avec des accusations affreuses.

La victoire de Johnson était inconcevable ce 4 juillet 1910, à Reno, Nevada. La presse unanime défendait le boxeur blanc qui avait pour lui, derrière lui, sur ses épaules et coulant à travers tout son sang, au cœur du cœur de ses cellules, comme le martelait la presse, les victoires des Thermopyles, de Hastings et d'Azincourt, Versailles, les châteaux de la Loire, l'invention de la roue et du porte-jarretelles. Jeffries était porté par toute la civilisation puisqu'il était blanc : il devait donc – pour la justice même, pour la civilisation qui est toujours du côté de la justice – triompher du Noir, de l'ignorant, du presque encore esclave, du presque encore ramasseur d'épis dans les champs de maïs. Et pas un journaliste ne prit la défense du boxeur noir. Et quand ce boxeur noir triompha du Blanc, d'Azincourt, des Thermopyles et des châteaux de la Loire, sous les huées de la foule unanime qui criait : « Kill the nigger! », des émeutes éclatèrent en

Illinois, dans le Missouri, à New York et dans l'Ohio, en Pennsylvanie et dans le Colorado. Des émeutes comme il faudra plus de cinquante ans pour en revoir de pareilles, en 1968, après l'assassinat de Martin Luther King.

Qu'advient-il d'un rêve suspendu ?  
Se dessèche-t-il  
Comme un raisin au soleil ?  
Est-ce qu'il pue comme de la viande pourrie ?

Je suis sorti dans la rue, je savais que tout finirait là forcément, le moment venu. Je suis sorti dans la rue, j'ai écouté les foules. Mon nom jonchait les trottoirs, mon nom foisonnait dans les bouches. Personne ne trébuchait sur lui.

Ou se couvre-t-il d'une croûte sucrée  
Comme un bonbon acidulé ?

Dans les rues de Harlem, de Watts, de Washington D.C., de Philadelphie, de Louisville, tous, absolument tous connaissaient le nom de Mohamed Ali. Et pourtant, que faisaient-ils avec Ali dans leur bouche ? Ont-ils jamais fait quelque chose avec le goût de mon nom mêlé à leur salive ?

Est-ce qu'il pue comme de la viande pourrie ?  
Ou bien explose-t-il ?

J'ai vu Sonny Liston, le boxeur le plus désespéré que j'ai jamais croisé, sombrer dans le trafic à la petite semaine après que je l'ai battu deux fois. Liston dont on n'a jamais su l'âge exact et qui ne l'a jamais su lui-même, qui aurait dû rester ce colosse analphabète au mieux videur de casino, mais qui pour son malheur apprit à boxer au pénitencier. Était-il né en 1932? en 1925? en 1920? On avait fait une marque dans un bouleau le jour de sa naissance, mais un voisin avait sans doute abattu l'arbre et personne ne se souvenait plus. Quand il ne valut plus rien sur le ring, il devint l'homme de main de la mafia locale. Il mourut d'overdose ou assassiné par ses maîtres, dans l'indifférence générale, parce que tout le monde savait qu'il devait finir ainsi.

Qu'advient-il d'un rêve suspendu?

Se couvre-t-il d'une croûte sucrée

Comme un bonbon acidulé?

Il tombe peut-être comme un fardeau trop lourd.

Ou bien explose-t-il?

Voilà pourquoi j'ai continué de boxer contre toute raison, contre toute envie, malgré les premières mains tremblantes. Voilà pourquoi j'ai continué d'encaisser des coups vicieux à la tête et au corps, contre la logique la plus élémentaire, en toute perte. Il fallait que je reste le plus longtemps possible. Il fallait que j'occupe le terrain.

LE RING INVISIBLE

Aussi longtemps que j'étais là, aucun champion du monde n'était roulé dans la boue. J'empêchais l'avenir, j'empêchais l'arrivée des frères Klitschko et de tous ces lourds affreusement raides, plus chiants qu'une pluie de novembre.

Je bouchais le trou par où surgit l'avenir.

1.

*Dieu dit :*

*Et toi, Louisville, ville du Kentucky,*

*Tu as beau être le plus grand ramassis de pouilleux et de  
pouilleuses de toute la fédération*

*Tu n'es nullement la moindre aux yeux de ton Seigneur*

*Car de toi sortira un chef*

*Qui sera pasteur de son peuple.*

*Écoute les signes que Je mets sur lui.*

*À ces signes, tu le reconnaîtras et tu marcheras à sa suite.*

*Il s'abstiendra de toute boisson fermentée.*

*Il n'élèvera pas la voix dans les rues.*

*Il ne s'approchera pas des femmes.*

*À treize ans, il trouvera son corps, il accomplira des prodiges  
avec ses poings, et son nom galvanisera les foules.*

*Vraiment, c'est oracle ce que Je dis, de nombreux cœurs  
en entendant son nom jubileront dans de nombreuses poi-  
trines.*



*Mais comme il est nègre après tout, il finira par forniquer  
et jacasser comme les autres, dès que J'aurai le dos tourné.  
Il perdra son corps.  
Alors Je le disloquerai dans un crash, parole du Seigneur.  
Mais les syllabes de son nom, Je ne les disperserai pas tout  
de suite.*

Elle lui avait dit de faire attention, de faire très attention. « Fais très attention ! » Emmett se souvenait qu'elle l'avait répété des centaines de fois, avec une façon bizarre de se redresser presque à sa hauteur, et des plis lui creusaient le front et elle s'approchait de lui comme si elle avait été plus grande que lui (cette blague), et on aurait dit qu'elle le menaçait, elle, sa mère, lui, son propre fils, comme si elle n'avait plus été sa mère, comme s'il n'avait plus été son fils, et elle répétait : « C'est à Money que va mon petit, à Money dans le Mississippi ! » (comme si Emmett ne le savait pas), « Te crois pas à Chicago, le Mississippi c'est pas Chicago ! » (comme si Emmett était complètement idiot).

Il avait envie de la serrer dans ses bras, sa petite maman ratatinée d'habitude et qui doublait de taille en lui parlant et devenait une autre, inquiète, anxieuse, glaçante. « Le Nord c'est pas le Sud, Emmett. » Elle martelait sur tous les tons la même bouillie de phrases, elle les répétait en

lui apportant un bol de café noir brûlant le matin, elle le redisait quand elle le croisait en rentrant de sa journée de serveuse dans un snack du quartier. Le matin, la lumière foisonnait entre ses mains plongées dans l'évier, le soir, les derniers rayons enflammaient la table en formica, mais toujours, toujours, quoi qu'il arrive, les alertes maternelles se perdaient dans les miroitements de l'été, et Emmett allait rejoindre les gamins des rues.

Elle avait parlé de terribles scandales et d'immenses tristesses consécutives à ces terribles scandales, elle avait parlé de Scarlett O'Hara et de Clark Gable, de la guerre de Sécession et du Ku Klux Klan. Dans *Autant en emporte le vent*, expliquait sa mère redressée, haletante, impérieuse, Scarlett O'Hara était une bougresse et Clark Gable un cynique sans foi ni loi, et Dieu, qui n'est ni noir ni blanc mais Toute Justice, punissait justement leur liaison scandaleuse, mais le pire était venu après, Emmett, mon petit, écoute-moi bien s'il te plaît. Scarlett O'Hara et Clark Gable, ce n'était rien à côté du saccage bien réel du Sud, du pipi de chat à côté de la colère des riches planteurs qui avaient tout perdu dans les incendies et les massacres. Entends, mon fils, entends la grande douleur des planteurs qui perdirent tout à coup leurs quatre millions d'esclaves, imagine ces douces avalanches de coton et de tabac qui changèrent de main. Génération après génération, les déchus avaient fulminé contre le Nord et contre Lincoln, recuit leur haine à petit feu

chaque matin sous la tente, poings et dents serrés, tant et si bien qu'ils avaient fini par dégoûter Dieu lui-même qui avait détourné Sa Face Infrangible. Alors l'Absence de Dieu avait pris corps dans les tueurs du Klan, et la haine fouetté les bords fangeux du Mississippi. À présent, à la place de ce fleuve autrefois vraiment royal et somptueux, régnaient la peur et le tohu-bohu qui est l'autre nom de l'Absence de Dieu (quand Il regarde ailleurs, quand Il est dégoûté). Le pasteur l'avait redit dimanche dernier ou est-ce qu'Emmett avait encore dormi pendant le sermon ?

Emmett avait essayé d'écouter sa mère, il se souvenait très bien du film et des robes prodigieuses, insoulevables de Scarlett, on peut dire (il se dirait plus tard) qu'il avait vraiment essayé d'écouter (la Face Infrangible lui plaisait beaucoup et Scarlett la bougresse), qu'il avait essayé de toutes ses forces, mais il ne pouvait s'empêcher de penser à sa petite chérie Sarah qui était sa première chérie et qu'il avait embrassée dans le cou pas plus tard qu'hier et penser à elle c'était comme l'embrasser une seconde fois. Et en essayant d'écouter sa mère (oh, on peut dire qu'il avait essayé, mais Sarah, mais son cou, mais ses lèvres sur son cou), il avait retenu que les Blancs dans le Sud étaient tout à fait différents des Blancs du Nord (tout à fait, absolument différents, rien à voir, oh la la si tu savais). Les Blancs là-bas étaient plus blancs que ceux d'ici, presque transparents, plus vicieux aussi (haine

recuite, pain d'amertume, Dieu dégoûté). Il avait retenu que pendant ses futures vacances au grand air avec ses cousins du Sud, chez son oncle le pasteur Moses, dans le delta du Mississippi, où il goûterait l'air vrai des horizons larges, où il chasserait la puanteur de la grande ville et les idées bêtes que l'air empuanti lui fourrait dans le crâne, il faudrait être un peu plus discret qu'ici (ici à Chicago, la ville d'Al Capone, la ville où Clark Gable circulait en Cadillac, il était presque sûr de les avoir vus ensemble). C'est-à-dire en fait non pas un peu plus discret : qu'il soit tout à fait, intégralement discret. Pour être clair enfin, et sa mère arrêta ses yeux sur lui, vrillait son regard au fond du sien, marquait une pause : qu'il ferme sa gueule, sa grande gueule d'Emmett Till, connu dans tout le quartier pour son bégaiement et ses diableries. Là-bas, dans le Sud, il fallait qu'il oublie Al Capone et ses lieutenants (Emmett se contentait du grade de lieutenant dans la vaste armée du gangster) : pas d'épaules viriles rejetées en arrière, pas de menton tendu en avant, pas de chapeau de maquereau à la manque comme elle avait dû le lui arracher de la tête pas plus tard qu'hier. Là-bas, dans le Sud, il fallait qu'il baisse les yeux. Qu'il dise front baissé la bouche vers la terre et sans bégayer : Yes Sir (yassuh). Qu'il dise front baissé la bouche vers la terre et sans bégayer : No Sir (nawsuh). Le cou de Sarah était plein de frémissements et de silence et son corps entier coulait comme du lait car Sarah était blanche et ce n'est pas rien une première chérie blanche

d'énormes lunettes à monture rouge. Pour signaler que je suis quelque chose de plus que ce qu'ils voient. Que quelque chose remue tout au fond. Qu'ils ne m'ont pas encore tout à fait raclé. La monture rouge, c'est tout ce qui me reste comme écart, avec un nœud papillon rose ou vert.

Hier on m'a mis au bord de l'eau. Ou tout à l'heure. Je n'avais rien demandé, on a cru me faire plaisir. Ils ouvrent souvent une des biographies régurgitées par la grande pompe à fric de mon nom. Société Anonyme Mohamed Ali Tous droits réservés (S.A.M.A©). Ça doit faire partie de leur cursus. Une école pour peaux de vieux connus. Quelque part dans le monde, un gars s'est levé et a dû dire : Écoutez-moi bien tous, vos gueules aux premiers rangs, je suis catégorique, Mohamed Ali adore regarder la flotte.

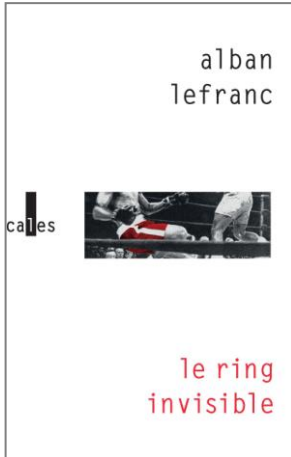
Me voilà calé sur le rivage.

Je n'ai pas eu le temps de protester, avec mes mains, etc.

Et quand j'ouvre les yeux à présent (la dernière chose que je sache faire tout seul), je vois la mer, cette vieille garce, avec ses formes confuses et ses reflets vicieux.

Elle me jette à la tête des bouts de passé en vrac, des morceaux de moi vivant.

Je préfère fermer les yeux.



# Le ring invisible

## Alban Lefranc

Cette édition électronique du livre  
*Le ring invisible* d'Alban Lefranc  
a été réalisée le 28 février 2013  
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070139811 - Numéro d'édition : 248708).

Code Sodis : N54411 - ISBN : 9782072482601  
Numéro d'édition : 248710.